

ITINERAIRES AUSTRO-BOURGUIGNONS
du désastre de Nancy au traité de Madrid
(janvier 1477 - janvier 1526)

III. LES « PREMIERS AGES » DE CHARLES QUINT ET LA REGENCE DE MARGUERITE D'AUTRICHE. (1)

Qui va prendre la haute main sur les affaires de l'héritier ? Son aïeul paternel, l'empereur Maximilien. Il se rencontrait dans le passé des cas semblables, où c'était la mère du successeur encore inapte qui pour lui et en son lieu, exerçait l'autorité ^(1bis). Or, dans cette vie journalière de la Cour qui se déroule sous nos yeux, l'on chercherait en vain une trace de Jeanne d'Espagne : elle a complètement disparu. Qu'en conclure ? Que le « diadème » vise à étendre son autorité sur les Pays-Bas, aussi bien qu'il l'exerce dans ses fiefs patrimoniaux et mieux même qu'il ne réussit à l'imposer parmi les princes souverains et la noblesse proprement germaniques. Le fait qu'il y délègue sa propre fille témoigne de surcroît de l'assurance qu'il mettait dans les capacités politiques et gouvernementales de celle-ci : il ne s'y trompait pas.

Pouponnière des enfants princiers, Malines, au cours des ans, voit son importance grandir. Sous son angle de substitut maternel, la régente y séjourne couramment, ses absences, parfois mensuelles, ayant pour objet principal ses affaires à Bruxelles. Quatre enfants sont autour d'elle : trois filles, Eléonore, Isabelle, Marie, et l'héritier Charles ⁽²⁾. Elle mène assez grand train et y laissera un souvenir durable : de nos jours encore, au centre de la « grand-place » ⁽³⁾ où se déroulent périodiquement foires et marchés, se détache sa forme blanche et drapée, mêlée à de bruyants trafics populaires : elle est restée là une présence. Toute proche d'ailleurs, sur une voie d'accès, s'ouvre son ancienne résidence, dont l'aspect d'ensemble, les dispositions intérieures, le décor d'architecture, sobre et gracieusement semé, reflètent les demeures bourgeoises du val de Loire, familières à ses années d'enfance. C'est dans ce gîte heureux que, quittant son calame, le chroniqueur Jean Molinet, promu bibliothécaire, va présider au bon ordre et à l'accroissement des parchemins et des imprimés.

(1) Pour les deux premiers chapitres, voir *Cahiers de Clio*, n^{os} 33 et 34.

(1bis) En France, l'exemple classique de Blanche de Castille pour Louis IX.

(2) Ferdinand et Catherine sont en Espagne.

(3) Bordée de logis médiévaux à tourelles et à pignons en gradins.



Les hivers sont rudes, mais combattus par des moyens appropriés. Durant celui de 1513 par exemple, à Malines, la dame fait procéder au ramonage de *vingt-deux cheminées* de son hôtel ⁽⁴⁾. Des quartiers de froid plus intense accélèrent *pro rata* la consommation de combustible ⁽⁵⁾. Sur les chemins gelés, dames et demoiselles de la Cour circulent en traîneaux. Au vétuste séjour de Halle, assez négligé, tombé en désuétude, mais où Marguerite s'avise de loger, au cours de l'hiver, on se hâte d'obturer les vitres cassées de sa chambre (avec des « châssis de papier » !) et l'on répand de la paille « sur la rue, pour madame aller à l'église » ⁽⁶⁾.

Nonobstant ces températures, la Régente marie, en pareille saison, telle ou telle de ses filles d'honneur. Flanquée de son pupille Charles, sa présence au repas nuptial du soir y est d'autant plus de convenance que la frairie se déroule en son hôtel même, la cuisine y spécifiant ses livrées « pour le banquet et de la chambre de la dame des noces » ⁽⁷⁾.

Le climat, chez l'amphitryon, se reflète dans certains détails significatifs du menu des convives : l'élément substantiel est arrosé de plus de mille lots de vin de l'Auxerrois. On présente au dessert des « pièces de forme » ⁽⁸⁾ et près de soixante-quinze tasses de confitures ⁽⁹⁾. Un copieux luminaire de cire égaie la compagnie, une mention spéciale y revenant à des pains d'éclairage façonnés en cœurs... dont le sort évident est de se consumer : à cœur fondant ! Symbolisme de circonsistance ⁽¹⁰⁾. Des épousailles plus modestes ont toutefois laissé leur trace ⁽¹¹⁾, la finance archiducal n'y contribuant que pour une centaine de livres.

Autres saisons, autres coutumes. Dans l'ordre religieux, elles ont peu changé, l'Eglise s'avérant essentiellement conservatrice : les grandes périodes d'ascétisme et d'édification continuent d'être l'Avent et surtout le Carême. Pour celui de 1514, nous accédons au « prescheur » ⁽¹²⁾... par le biais des cuisines ; en moins de six semaines, elles ont dépêché à sa table huit cygnes, baignés d'huile d'olive et de noix ⁽¹³⁾.

(4) Payement du 13 février : B.3.466, n° 121.844. Bonne pour ses gens, elle vient d'en faire monter quatre neuves sur le corps de logis de sa conciergerie. B.3.465, n° 121.787.

(5) Malines ; circa 8 janvier 1514 ; 1.700 quarterons de bois et un cent de fagots par jour. B.3.467, n° 121.914.

(6) 1514 (30 janvier -- 11 février). B. n° 121.920 - 121.926.

(7) B.3.464, n° 121.754. Bruxelles, 20 janvier 1510 ; Mlle Dautremont.

(8) Nos modernes « pièces montées ». Effectivement rapporté à la pâtisserie.

(9) Ce qui permet d'évaluer approximativement le nombre, d'ailleurs assez modeste, des participants.

(10) L'ensemble du repas fait monter à 300 livres la dépense du jour aux Offices : c'est la quote-part du seigneur.

(11) A Malines cette fois, le 12 février 1513. B.3.465, n° 121.807. Mlle d'Aubigny.

(12) Le prédicateur.

(13) Ces préparations à l'huile pourraient être l'indice, chez le consommateur, d'une origine méridionale.

et, durant la liesse permise de la semaine pascalle, où il s'attarde, en deux jours la moitié d'un mouton ⁽¹⁴⁾. Si donc, « en temps de pénitence », il entraîna ses ouailles à la frugalité, ce fut assez peu par l'exemple. Au surplus, il est à croire qu'en une Cour réputée pour sa large euphorie, ce rôle spirituel, bien que temporaire, dut être assez envié dans le monde ecclésiastique.

Ne quittons pas le cycle religieux sans avoir mentionné quelques processions spectaculaires, suscitant une émulation de piété collective. Celle du Saint-Sang, à Bruges, est trop connue (et racontée) pour qu'on y revienne ici. Mais il en est d'autres : à Malines, par exemple, celle de la semaine pascalle ⁽¹⁵⁾ ; à Bruxelles, pour la Sainte-Croix ⁽¹⁶⁾. En ce qui concerne la première, c'est chaperonné par la régente et accompagné de ses sœurs que Charles ⁽¹⁷⁾, mû d'une curiosité dévote, descend en ville, à l'auberge du Rouge Ecu ⁽¹⁸⁾, « pour veoir passer la procession ». Toute la compagnie déjeune ensuite à ladite auberge, aux frais de l'édilité. Pour celle-ci (et cela n'était alors que trop coutumier), l'honneur et le rehaut d'une assistance princière n'allaient pas sans débours.

Le cas second de nos exemples a pour théâtre les pentes bruxelloises de Coudenberg, la « colline froide » ⁽¹⁹⁾, où l'hôtel archiducal est couramment desservi par des religieux attachés au culte et aux pèlerinages de Saint-Jacques.

Les traces gastronomiques du « prescheur » nous amènent à d'autres particularités du personnel : Marguerite a ses chevaliers, ses enfants et ses pages *d'honneur*, composant, dans l'ensemble de sa Cour, une élite qui lui est affectée de plus près. Détail inattendu, lesdits pages sont déjà coiffés « à rouleaux », comme autant de petits maîtres du XVIII^e siècle ⁽²⁰⁾. Vu leur activité salissante, les enfants de cuisine reçoivent, trois fois l'an, un complet vestimentaire. Quand un serviteur hors série bénéficie d'une livrée en cet office ⁽²¹⁾, on dit de lui qu'il a « bouche

(14) B.3.467, n^{os} 121.946 et 121.953. Notons ici une formule de livrée dont le premier terme demeure imprécis : « au beau père et au prescheur ». Que pouvait être ce « beau père » ? Un double, un acolyte dans le rôle ? ... un confesseur, vu notamment que les pages bénéficiaient d'un renouveau vestimentaire « pour leurs confessions » ; cf. plus bas, p.

(15) B.3.465, n^o 121.770 ; 14 avril 1512 ; mercredi de Pâques.

(16) 3 mai 1515. « Solennisation » reportée au dimanche suivant. B.3.468, n^o 122.000.

(17) Alors en sa 13^e année.

(18) Rot schild. Ecusson de bravoure, la couleur rouge étant celle qui se découvre de plus loin : elle opère comme une signalisation, mais ici pour des fins mercantiles.

(19) Vérifié par la topographie urbaine : le voyageur qui débouche de la gare de Bruxelles-Sud, la voit s'étendre devant lui, *septentrionale*, comme toile de fond.

(20) B.3.467, n^o 121.944 ; 31 mars 1514. On leur procure neuf paires de souliers (ce qui précise leur nombre) « et autres petites parties pour leur entretienement ». C'est le *barbier* qui accommode toute cette jeunesse. Il est assez piquant qu'après de maîtres composés d'une femme et de quatre enfants (dont trois filles), l'artiste capillaire en exercice continue d'être désigné sous ce terme.

(21) Tel, nous l'avons vu, le prédicateur.

à Cour » ⁽²²⁾, formule prédestinée au rôle de différentiel patronymique ⁽²³⁾.

Quelques aspects des us et coutumes, au fil des saisons : pour impartir aux chambres une odeur de prairie, on y répand, par jonchées, « mays et erbe vert » et, le mois d'août venu, jusqu'à des ronces ⁽²⁴⁾. Aux beaux soirs, la compagnie s'offre un « souper en la feuillée » ⁽²⁵⁾. Dès le printemps, la dame se livre à des chasses réitérées, pour lesquelles on mobilise chariots branlants et lit de camp ⁽²⁶⁾. Entre-temps, Marguerite élève à Malines une meute de « chiens d'Angleterre », dont elle fait présent à son père ⁽²⁷⁾. La fourrière est périodiquement réapprovisionnée en boîtes de poudre desséchante, qu'on utilise, « ès yssues de table », pour la toilette des mains et, au bureau, sur les écritures.

Le jeune Charles se pare de satin de Venise et prend son repos dans une literie catalane ⁽²⁸⁾. En cas d'indisposition, la dame et ses filles d'honneur ingurgigent les médecines du docteur Picot ⁽²⁹⁾.

Outre les « métiers de table » ⁽³⁰⁾, filets, mortiers, chandelles et bougies, le luminaire, haussé en des torchères de cuivre massif, comporte des torches de tout calibre, grandes, moyennes et petites, les plus menues de celles-ci étant dénommées torchons ⁽³¹⁾.

Des approvisionnements plantureux rendent manifeste le ressort financier des maîtres d'hôtel, en même temps qu'ils contribuent au prestige du seigneur dans les sphères du négoce. Nous avons relevé déjà ⁽³²⁾ le combustible au cours d'hivers particulièrement rigoureux. On peut y ajouter, d'un seul achat, plus de 600 livres de chair de bœuf partagées, environ par moitiés, entre la consommation courante en

(22) B.3.468, n° 121.994. Bruxelles, 30 novembre 1515.

(23) Ça et là, pointent quelques néologismes : le moderne poirot (noté porot) se substitue au vétuste porée ; dans l'Ecurie, une spécialisation de fraîche date : le laquais (orthographié laquey), attaché de préférence à l'entretien et aux déplacements des carrosses ; 1^{re} mention : B.3.468, n° 121.794 ; 18 juin 1515. Par ailleurs, sous les rubriques, préalablement calligraphiées mais restées vides, le traditionnel « néant » le cède à ce pluriel, aussi expéditif qu'inattendu : « riens ».

(24) Support végétal des mûres ; abbaye du Parc, « emprès Louvain ». De cette dernière ville, la voyageuse a tiré 24 lits, expédiés chez les moines, pour elle-même et sa suite. Quelle invasion du siècle ! qui plus est. féminine ! (31 juillet - 7 août). B.3.468, n° 122.019.

(25) B.3.465, n° 121.815. Bruxelles, 15 juin 1512.

(26) Démonté en deux malles, ceinturées de cuir blanc. Preuve qu'on se livre à ce sport plusieurs jours de suite, sans désespérer. B.3.466, n° 121.905. On remarque notamment, dans ces randonnées cynégétiques, la livraison de bourre de crin, « à remplir litz et paillasses... des veilleurs de nuit ». Le guet qui dort !... mais c'est de jour !

(27) Nourris et soignés durant 45 jours... 45 sols. B.3.467, n° 121.944 ; 31 mars 1514.

(28) Respectivement : B.3.465, n° 121.793 et B.3.464, n° 121.728.

(29) Qui, malade à son tour, se met à la viande de mouton. B.3.466, n° 121.905. *Medice, cura, te ipsam.*

(30) *Tabulae ministerium.*

(31) B.3.468, n° 122.016.

(32) Cf. plus haut, note (5).

cuisine et les saloirs ; 3.000 noix au début d'un printemps. Et du vin, grand trafic de l'Auxerrois, 1865 lots ; vin du Rhin, 3.362 lots. La dame en fait, çà et là, des présents, pour des services dont elle est satisfaite : vin de Beaune au « maître des postes » ⁽³³⁾ ; elle en écoule même de ses caves « au logis de l'ambassadeur d'Espagne » ⁽³⁴⁾.

Après le vin, les cervoises destinées, dans l'ensemble, à des bouches et palais moins aristocratiques. Ici, deux variantes principales, répondant aux séjours les plus habituels de la compagnie ; elles sont dénommées d'après les enseignes ; le siège gouvernemental a ses prolongements dans la brasserie urbaine : à Malines, le Foan (qui paraît être une métathèse vocalique pour Faon) ; à Bruxelles, le Dragon ⁽³⁵⁾. Plus suggestive s'y avère l'image du Pélican, symbole ⁽³⁶⁾, ici quelque peu exagéré, d'un dévouement paternel pouvant aller jusqu'à l'immolation : elle dut faire la fortune... d'un apothicaire ⁽³⁷⁾. Au surplus, le brasseur se complète d'un féminin assez rébarbatif et amer : la brasserie.

Quelques différentiels patronymiques valent d'être épinglés, quand leur origine les rattache à des faits historiques. C'est le cas notamment pour l'un des douze maîtres d'hôtel de la dame (qui lui est d'ancienneté et légué par son père) : il s'agit d'un Espagnol, don Diègue de Guevarra, dont le nom est encore porté de nos jours dans la péninsule ibérique ⁽³⁸⁾. Ce l'est aussi, pour Richeteau, dit « Angoulesme » qui, de par son indice de provenance, prolonge en Cour la note conciliatrice de « la paix des dames ». Il se rencontre par ailleurs un Magnequin, prototype de notre moderne Grandet ; puis quelques tributaires du règne végétal, tels que Chaplebois ⁽³⁹⁾, Perbois et Racine, — sans omettre un « chrysostome » : Robert Bouche d'Or.

*
**

Une remarque encore, afférente à la titulature de l'héritier archiducal : Charles... et pourquoi de Luxembourg ? Il convient à cet égard de rappeler que les ducs Valois de Bourgogne descendaient de cette famille par la mère de Philippe le Hardi, Bonne de Luxembourg, épouse du roi de France Jean II. Philippe le Bon n'avait pas laissé tomber cette ascendance : allongeant ses possessions vers le sud, en vue de relier, par fiefs continus, les Pays-Bas à la Bourgogne, il avait occupé, puis annexé, ce duché en 1443. Or, trois grandes familles germaniques se disputaient au XV^e siècle l'élévation impériale : les Luxembourg, les Wittelsbachs et les Habsbourg. L'intention qui dépose le titre sur le

(33) B.3.465, n° 121.805. Bruxelles, 9 février 1513.

(34) B.3.466, n° 121.819. Malines, 17 février 1513.

(35) Bière écumeuse.

(36) Universellement entendu à l'époque.

(37) B.3.464, n° 121.747.

(38) Cf. en Belgique, les de Croy.

(39) La note fait défaut !

berceau du nouveau-né n'est donc pas douteuse : elle consacre, en sa terre éponyme même, l'élimination de la première de ces lignées au profit de la troisième, dans la course au diadème ⁽⁴⁰⁾. C'est donc, en définitive, à la Maison de Bourgogne que s'attache l'honneur de ce *cognomen* du futur Charles Quint durant son jeune âge ⁽⁴¹⁾.

Pour un adolescent dont les années comptent avec celles du siècle, la passion majeure (on dirait aujourd'hui le sport de prédilection) est sans conteste la chasse. Il a d'ailleurs en cela de qui tenir et par sa race et, plus topiquement, par son père, dont ce fut le passe-temps favori. Bien plus, elle réservait, à cette classe d'adhérents et d'adeptes, un entraînement de valeur para-militaire et par l'équitation et par la vigilance multiple du combat contre les fauves.

Un trait curieux de la mentalité du jeune prince est que, préluant à son rôle futur de bras séculier de la Papauté, il associe étroitement à ses hécatombes les cloîtres des campagnes où s'exerce et se soulage sa fougue carnassière. On songe, avec regret, à la compatissante légende du moyen âge, arrêtant le bras du chasseur : l'apparition du Crucifié dans les bois d'un cerf poursuivi. Malgré, et sans doute même, en raison de la vogue de culture gréco-latine qui s'affirme de plus en plus à l'époque, le XVI^e siècle promeut une induration des mœurs : il est de bon ton de redevenir un tantinet païen.

Et donc, c'est une vraie caravane de déplacement qui suit le principal intéressé : ses services de bouche, pour « banqueter au bois » ; vers le milieu de jour, on sonne « à l'assemblée » ⁽⁴²⁾. Chasseurs, meutes et butins viennent occuper quelque clairière ; sans plus attendre, on grille des victimes de la matinée, ce qui, à nos goûts modernes, s'oppose plutôt à une préparation pertinemment gastronomique de la venaison ; ses services d'abri, pour convoyer et monter les toiles des pavillons — et cela d'autant plus nécessaire que « l'esbatement » se prolonge durant plusieurs jours consécutifs. Tel article de la Dépense s'avère topique quant à tout ce bagage : « dix-sept chariots, attelés de soixante-huit chevaux, ont mené le train du roy à la chasse » ⁽⁴³⁾.

Le piquant de la chose est que Charles enrôle, bon gré, mal gré, les moines à son jeu peu chrétien : dans la campagne bruxelloise par exemple, ceux des Sept Fontaines et ceux de Groenendael ⁽⁴⁴⁾. Dans leurs cloîtres, il entrepose ses vins, dont une part récompense ses gui-

(40) Gages pris sur l'élection impériale ultérieure de 1519.

(41) De surcroît, la Dépense lui prodigue d'autres appellations, les unes patrimoniales, les autres plus ou moins de prestige : archiduc d'Autriche, comte de Tyrol, puis prince des Espagnes, des Deux-Siciles et... de Jérusalem, ce qui le légitime par avance dans son rôle auprès de la Papauté.

(42) Au rassemblement.

(43) Bruxelles, 15 novembre 1516. B.3.469, n° 122.084.

(44) « La vallée verte », déjà citée plus haut, lors des exploits cynégétiques de son père.

des et, qui plus est, ses « braconniers ». ... Et, quand il « soupe » en quelqu'un de ces cloîtres, Charles n'en fait pas moins belle chère ⁽⁴⁵⁾.

*
**

Mais l'intérêt majeur de ces années 1516-1518 se rencontre dans les préparatifs et le départ d'un voyage en Espagne que le jeune héritier de ce royaume va effectuer en compagnie de sa sœur aînée, Aliénor ⁽⁴⁶⁾. L'attrait de ce thème se double pour nous du fait que, par son mariage ultérieur ⁽⁴⁷⁾ avec François I^{er}, celle-ci deviendra reine de France.

Si l'on veut bien se rappeler les deux voyages similaires effectués, l'un en 1501, l'autre en 1506, par Philippe le Beau et son épouse Jeanne, on dégagera de ces rapprochements que ces longues visites dans le royaume du Sud constituent désormais l'un des rites de la Cour austro-bourguignonne.

Les tempêtes qu'avaient successivement essuyées Marguerite d'Autriche et les père et mère de Charles dans leurs parcours océaniques n'ont pas, une fois de plus, modifié la mentalité nobiliaire des princes qui les entreprennent. La saison cependant est mieux choisie : c'est au printemps de 1517 qu'en reparassent les signes précurseurs, notamment les navettes d'approvisionnements, par Bruges, L'Ecluse et la côte, avec l'île sud-est de Zélande : Flessingue et Middelbourg. Par son caractère champêtre, l'un des gîtes, Westhove ⁽⁴⁸⁾, y rappelle, aux passages de Philippe, le « Bucolique » de l'estuaire de l'Escaut.

Dès le 30 mai, des gens de service sont dépêchés de Gand en Zélande, pour y attendre un convoi naval de fournitures ⁽⁴⁹⁾. Juillet tout entier est rempli par « l'avitaillement des bateaux ». Dès le 2 du mois, Charles a ordonné, de Bruges, un rassemblement de vins à destination de l'île et le 7, il est, de sa personne, à Middelbourg, afin d'assurer une exacte et diligente exécution de ses ordres ⁽⁵⁰⁾. Trois jours plus tard, il va inspecter ses bateaux.

(45) *Id.* : n° 122.051 et 122.083.

(46) *Alias* : Eléonore.

(47) En 1530.

(48) Littéralement : la ferme de l'Ouest. On y boit de la *bitterbière*, hybride désignant une cervoise amère.

(49) B.3.470, n° 122.147.

(50) En fin de mois, une récapitulation des seuls vins de Rhin livre un total de 8.625 lots, soit plus de 10.000 de nos litres modernes (1 lot = 5/4 de litre), substantielle mise en réserve, où « le maître de l'artillerie » impériale a contribué pour une modeste quote-part d'environ 1.700 lots... Porter tant de vin... en Espagne !

Après les vins, la bière, explicitement désignée sous la date du 14 : « Cervoise de mars pour le voyage d'Espagne » ⁽⁵¹⁾. Le même souci de provisions fraîches déclenche des pêches spéciales « en mer, après des hézens » ⁽⁵²⁾ et le receveur de Flandre fait capturer le « chien de mer » jusqu'à Gand. On embarque soixante-quinze gros pâtés... le reste à l'avenant, sans oublier le luminaire, notamment torches et bougies ⁽⁵³⁾.

Le détail des étapes provisionnelles, qui se prolongent encore durant plusieurs semaines, serait fastidieux. Ralliant une fois de plus l'aide conventuelle, Charles fait « quérir des lits parmi les abbayes » ⁽⁵⁴⁾. De sa flottille, nous connaissons au moins deux unités : le bateau dit « du Roi et des Offices » et celui de l'amiral ⁽⁵⁵⁾. De Flessingue, Aliénor a fait porter « dans le navire » ⁽⁵⁶⁾ ses bagages de commodités et de coquetterie féminine, notamment un mobilier de chambre revêtu de cuir rouge. Le 6 septembre, sa présence est encore confirmée en Walcheren ; mais, à dater du 8 de ce mois, elle est en mer « à voile ». Comme il est avéré qu'elle ne fait pas « bateau à part », ce renseignement, de lui-même assez fortuit, date la levée d'ancre des voyageurs ⁽⁵⁷⁾.

La navigation à cette époque est encore trop passible des vents pour qu'on puisse fixer une durée moyenne du parcours maritime de la Zélande à la côte castillanne. Il est cependant permis d'y inférer un débarquement vers la mi-septembre et, dès avant la fin du mois, d'y relever le fil d'Ariane des itinéraires.

Bien que francisé par le scribe des Offices, le premier indice *in situ* ne reste pas douteux : frère et sœur ont mis pied à « Saint-Vincent », entendons à Vicente ⁽⁵⁸⁾. De là, suivant la côte vers l'ouest, le jeune Habsbourg se pourvoit de guides, le 1^{er} octobre, pour lui-même « et son

(51) *Id.*, n° 122.160. En soi-même intéressante quant aux modalités de bonne fabrication, cette précision mensuelle dénote ici, chez les pourvoyeurs de l'expédition, le soin d'embarquer une bière *de date récente*, qui mûrira pour la traversée et pour la consommation ultérieure.

(52) *Sic*, pour harengs.

(53) *Ibid.*, n° 122.165.

(54) *Ibid.*, n° 122.168.

(55) Peut-être encore le sire de Mouqueron, qui était en charge deux ans auparavant (septembre 1515). B. 3.468, n°s 122.070 - 122.071.

(56) Le navire royal.

(57) On pourrait glaner, dans la Recette générale des Finances, quelques compléments quant à la composition et aux aménagements de la flottille. Il est d'ailleurs permis d'inférer qu'elle se complétait de certains moyens de défense. Une élémentaire prudence l'imposait : soit par unité navigante, soit et mieux encore par quelques escorteurs maritimes, propres à tenir passagers et cargaison hors d'atteinte des écumeurs de mer.

(58) On sait que le culte du saint diacre est répandu tant au nord qu'au sud des Pyrénées. C'est ici le lieu de rappeler que, vingt ans plus tôt, quand Marguerite d'Autriche s'en fut, en Espagne, épouser l'infant don Juan, elle aborda, sur la même côte, un peu plus à l'est (50 kilomètres), à Santander (Saint-André).

train », dans le petit port asturien de Villaviciosa ⁽⁵⁹⁾ et commence de pénétrer dans l'intérieur du pays ⁽⁶⁰⁾.

Sa direction est fixée par le point d'aboutissement : au 1^{er} décembre, Charles et Aliénor ont atteint Valladolid ⁽⁶¹⁾, où ils vont passer les fêtes de Noël ⁽⁶²⁾.

A se prolonger fort avant, ce séjour va revêtir un autre caractère et qui primera sur l'intention du départ. En effet, l'aïeul paternel de Charles, Maximilien de Habsbourg, chef du Saint-Empire romain germanique, disparaît à son tour le 12 janvier 1519. S'ensuit une vacance, d'ailleurs attendue, du titre impérial : candidatures et élection vont dominer, et de beaucoup, les faits marquants de l'année et, avec eux, le destin de l'Occident.

Quelques autres traits se dégagent, quant à ce séjour hispanique. C'est d'abord qu'il affecte la modalité d'une série de *pauses prolongées* dans quelques métropoles du *nord* de ce royaume : Valladolid, jusque dans la première quinzaine de mars 1518 ; en Aragon, fin mai - fin décembre, Saragosse ; en Catalogne, Barcelone, dès la seconde quinzaine de janvier 1519 ⁽⁶³⁾. Il s'attarde donc parmi ces montagnards chrétiens qui venaient d'achever, au siècle précédent, la reconquête de l'Espagne méridionale et mauresque. Et il semble hors de doute qu'il prit de là une part active au rassemblement et à l'envoi de contingents armés à destination de Francfort, où s'allait dérouler l'élection à l'Empire. Argument premier à sa candidature : une force militaire d'intimidation ⁽⁶⁴⁾.

Argument second : la persuasion par espèces monétaires, autrement dit : le levier financier. Les plus anciens des sept électeurs l'emportaient de beaucoup, en âge et en expérience, sur un adolescent de moins de vingt ans. Pour les incliner à le coiffer du diadème, rien n'était plus opérant que l'autorité, le prestige, d'une « haulte dame » et c'est elle, Marguerite d'Autriche, tante paternelle du postulant, qui va mener le combat.

(59) B.3.470, n^{os} 122.171 - 122.172.

(60) On y suit sa trace, sans intérêt spécial, jusqu'au 24 dudit mois.
Id., n^{os} 122.184 - 122.175.

(61) *Ibid.*, n^{os} 122.176 et 122.218.

(62) *Ibid.*, n^{os} 122.221 - 122.223.

(63) Après s'être déroulé normalement jusqu'à mi-chemin (Lérida, 150 kilomètres), le parcours du prince, de Saragosse à Barcelone, dessine un crochet qui nous le situe, le 2 février 1519, au cap Cerbère (B.3.472, n^o 122.286), donnant ainsi à inférer quelque *inspection frontalière* vers le royaume des lis, dont le chef est alors, en Allemagne, son adversaire politique.

(64) Retenons d'ailleurs que ni lui-même ni les mentors de sa jeunesse qui l'avaient accompagné n'entendaient l'espagnol et que cette fleur d'aristocratie germano-néerlandaise s'avérait nettement surimposée à la population catalane, aussi bien qu'à son sentiment national.

Elle y était, au surplus, doublement avantagée : d'une part, elle tenait, d'une dizaine d'années de son jeune âge, une connaissance directe (et récente encore) de l'esprit et des mœurs de la Cour valoise, ce qui favorisait, à l'encontre de celle-ci, son habileté manœuvrière. D'autre part, gouvernante des Pays-Bas (et gouvernante-résidente), elle était proche du théâtre de l'opération et en liaison directe avec le monde germanique. Aussi ne manque-t-elle pas de traiter à sa table des personnages ecclésiastiques, susceptibles d'avoir l'oreille de plusieurs des électeurs, notamment les évêques respectifs de Liège et d'Utrecht ⁽⁶⁵⁾. Ce faisant, elle mise sur le traditionalisme romain, face à des milieux où commence de bouillonner le zèle contestataire de la Réforme.

*
**

Il se rencontre à toute époque des forces historiques, héritées ou neuves, qui outrepassent de beaucoup les aspirations individuelles. Elles façonnent leur temps, et s'opposer à elles revient à courir à un échec. Tel fut le cas pour la candidature assez fantaisiste que s'avisait de poser à l'Empire le roi Valois François I^{er}. Et comme, en deça du Rhin aussi bien qu'au-delà, on pratiquait à grande échelle la corruption financière, la française n'eut d'autre résultat concret que d'être une aubaine pour la trésorerie des princes électeurs. Marguerite d'Autriche, partie adverse, avait opéré le trust des principales banques germaniques, afin que tout crédit y fut dénié au compétiteur, l'acculant ainsi à tout expédier en espèces monétaires. Au demeurant, dans son royaume, caprice du prince... dont les sujets faisaient les frais. Il y eut plus : cette rivalité, surérogatoire, de François à Charles, achevait de les opposer face à face dans la vie politique de l'Occident.

Bien entendre les avantages marqués du jeune Charles sous l'angle des votants de Francfort, c'est inférer d'avance et à coup sûr le sens dans lequel ils vont se prononcer. Le point de vue d'origine et de souche est déterminant. Parmi les antécédents immédiats de la lignée habsbourgeoise, le bisaïeul du candidat, Frédéric III, et son grand-père Maximilien ⁽⁶⁶⁾, avaient tour à tour ceint le diadème. Et si cette haute titulature n'était point échue à son propre père, Philippe le Beau, la raison en fut pour celui-ci dans sa fin prématurée ⁽⁶⁷⁾. Toute noblesse d'alors est traditionaliste. Sans doute, la transmission *héréditaire* n'est pas encore *de droit* ⁽⁶⁸⁾, mais elle est *de fait* et tend, de plus en plus, à devenir *de coutume*.

(65) Malines, 8 mars 1519. B.3.472, n° 122.307 et *postquam*, Bruxelles, 16 octobre. *Id.*, n° 122.349.

(66) Dont le décès venait d'ouvrir la vacance impériale.

(67) *Adhuc vivens pater ejus*.

(68) Ce qui eût frappé de désuétude la modalité élective.

Le score du vote (1^{re} journée, 27 juin 1519) étant, comme il va de soi, demeuré secret, il ne peut être que dangereux d'avancer une proportion. Les historiens du siècle dernier ont postulé l'*unanimité* des voix. Assertion incontrôlable. Plus intéressant s'avère l'aspect de ce « premier tour » : c'est un lever de rideau. Le plus influent des électeurs, Frédéric le Sage, duc de Saxe, se voit élevé par ses pairs à la dignité suprême ⁽⁶⁹⁾. Or, il met sa sagesse à se désister le jour même. S'agissait-il en tout d'un jeu de scène, destiné à simuler les hautes indépendance et intégrité des votants ?

Le lendemain seulement, 28 du mois, les adhésions se seraient reportées sur Charles, avec le même ensemble. Au surplus, détail oiseux : la présence par milliers de troupes ibériques signifiant avec évidence qu'on *imposait* le roi d'Espagne. Synchronisme curieux à noter : en déplacement vers le sud, la grande instigatrice de ce succès, Marguerite, est au gîte, à Halle en Brabant ⁽⁷⁰⁾, centre d'un pèlerinage marial réputé, où elle put présenter ses vœux de victoire. L'effet attendu suivit. Désormais, dans la comptabilité des gages et des offices, l'énoncé, assez long, divers et variable, des titres du maître fait place à ce seul mot : « l'empereur ».

Rassemblons ici quelques traits propres à illustrer les us et coutumes de la « régente et gouvernante » des Pays-Bas. L'état sanitaire de sa Cour laisse à désirer et cela, de façon à peu près permanente, au point d'en être un indice physiognomique. La source bien connue de cette carence : l'insoupçon de mesures élémentaires d'hygiène, tant dans le logis que dans la nourriture. On voit donc incessamment se répéter telles affectations : poisson d'eau douce frais, poussins, viande de mouton, « pour les malades ». Répondant au prénom de Jean, le plus répandu à l'époque du fait du sacrement initial de baptême, l'un des serviteurs préposés à leurs soins appelait un complément de différentiel. Il lui vint, assez inattendu et, à notre sens moderne, quelque peu humoristique : « Jean des filles malades ». La dévolution du royaume des Deux-Siciles à l'héritier d'Espagne a pour effet, auprès de la dame, la présence d'un noyau homogène de serviteurs napolitains ⁽⁷¹⁾. Un rôle modeste singularise, non sans une légère teinte de pédantisme antiquisant, « l'aquivadère », le pourvoyeur en eau potable. La pâtisserie renouvelle un peu ses formules, ajoutant aux « darioles » traditionnelles, un genre nouveau de friandises qu'on nomme des « brides à veaux », en vertu sans doute de quelque analogie d'aspect d'une sorte à l'autre.

(69) Résultat surprenant et précaire, vu qu'il s'agissait en l'espèce du protecteur de Martin Luther, contre-indiqué pour être, dans le monde germanique, le bras séculier de la Papauté.

(70) Le 24 juin (aller) et le 28, jour même de l'élection (retour). B.3.472, n° 122.332 et 122.334.

(71) Du nombre, un « épicier », expert en condiments méditerranéens.

Sous l'angle des arts, ladite dame paraît satisfaite de son « maître des œuvres de Brou en Bresse » ⁽⁷²⁾, Louis Masson ⁽⁷³⁾, domicilié à Bruxelles, où elle lui fait tenir une provision de vin ⁽⁷⁴⁾. Elle concilie ses goûts plastiques avec son nomadisme en se faisant suivre, dans ses déplacements, du coffre « aux tableaux de peinture » ⁽⁷⁵⁾. Elle avait donc, en telles images, des préférences, allant jusqu'à des compagnies.

*
**

Au lendemain de l'élection impériale, les rapports des deux rivaux, Charles et François, avec l'insulaire anglais, affectent un caractère de pressante actualité, chacun d'eux en effet, et simultanément, s'efforçant de gagner Henri VIII à sa cause. C'est vers l'ouest dès lors, « oppositot-side », que leur compétition rebondit.

Mais ce n'est pas sur le Camp du Drap d'Or (7 juillet 1520) célébré et vulgarisé à l'envi, dans sa magnificence spectaculaire, par les historiens ultérieurs, que nous aurons à revenir ici. Bien plutôt, devons-nous tenir compte d'un second contact, symétrique du précédent et en balançant l'effet entre les deux princes, Henri et Charles, ce dernier « retour d'Espagne », où nous l'avions plus haut suivi.

Dès le 4 juillet, Marguerite d'Autriche est à Calais, « aux frais du roi d'Angleterre » ⁽⁷⁶⁾. Et le 14 du mois, sa présence est attestée à Gravelines même, où un pacte, dénommé de cette localité, renoue l'alliance Tudor et Habsbourg ⁽⁷⁷⁾. Duplicité anglaise, dira-t-on, qui signe à la fois des deux côtés adverses. Jugement, trop tranché peut-être, de notre moralité moderne : Henri VIII a prêté l'oreille de part et d'autre, non sans un sens chrétien de conciliation ⁽⁷⁸⁾. Mais la situation est telle que, de fait, ses promesses se trouvent contradictoires. Toutefois, elles l'ont posé en *médiateur éventuel*, si les deux belligérants se montrent, pour un temps, gagnés par un esprit d'apaisement. Ce qui, effectivement, a lieu dès l'année suivante. Prolongeant son rôle dans l'actualité historique du moment, c'est donc Calais encore qui abrite, en août 1521, une conférence... pour la paix. Mais les hostilités sont déjà ouvertes et les uns se battent, tandis que les autres... disputent. Car le ton a monté, notamment en ce qui concerne *l'héritage bourguignon*, que Charles

(72) Sépultures familiales, abondamment diffusées, dans les monographies de l'église du lieu.

(73) Exemple de continuité professionnelle dans une même lignée masculine.

(74) 115 lots, soit 144 de nos litres modernes. Malines, 25 novembre 1519 ; *id.*, n° 122.353.

(75) 30 novembre ; *ibid.*, n° 122.355.

(76) En fief anglais continental et chef-lieu de ce fief.

(77) B.3.473, n° 122.414 - 122.415.

(78) Il y a en lui un esprit religieux.

revendique *en entier*, sous le prestige de son récent diadème : fougue et appétit d'un autocrate de vingt ans ⁽⁷⁹⁾.

Gros de ses risques mortels, l'état de guerre s'avérant alors de fait (et, de perspective, accru dans le proche avenir), ce jeune souverain inspire la rédaction d'un premier testament, paraphé à Bruges le 22 mai 1522. Son combat de l'irrédentisme y est formellement consigné, et motivé de façon telle qu'il dessine par avance les clauses géographiques et politiques du futur traité de Madrid. Aussi devons-nous en reproduire ici un passage essentiel ⁽⁸⁰⁾ : « Si, à l'heure de notre trépas, notre duché de Bourgogne était réduit ⁽⁸¹⁾ en notre obéissance, nous voulons notre corps être ensépulchré en l'église conventuelle des Chartreux lez notre ville de Dijon, ... lez et avec les corps de fuzent nos prédécesseurs Philippe dit le Hardi, Jean son fils et Philippe dit le Bon, en leur vivant ducs dudit Bourgogne. » Ce témoignage et la visite personnelle dont il honora ces tombeaux lors de son voyage en France (1540) mettent le sceau à la courbe évolutive de l'Austro-Bourgogne.

*
**

La guerre, dans son aspect dynamique de campagne et de chocs, reste cependant bien loin d'absorber toute l'activité du prince. D'année en année, il voyage ; à noter d'ailleurs que c'est avec le souci d'utiliser ses alliances, ou d'alimenter ses armées par le recrutement de nouveaux combattants. C'est ainsi qu'en 1522, il passe chez le comparse anglais ⁽⁸²⁾, pour un séjour qui rappelle celui de son père en 1506 ⁽⁸³⁾.

(79) Touchant le déploiement britannique en terre continentale, nous possédons la précision suivante : le cardinal Wolsey, chef de cette délégation et sa compagnie, « en grand nombre » (on le peut croire) sont à Bruges « treize jours entiers en ce présent mois », ainsi que leurs chevaux « en nombre de onze cents » (*Id.*, n° 122.370. Bruxelles, 31 août). Si le scribe n'a pas fait erreur, on mesure (aux têtes des chevaux, selon l'habitude du temps) l'importance de cette concentration : plus qu'une ambassade, une armée ! D'où l'aspect *sui generis* d'une trêve appelant, pour sa sécurité, une telle montre de force du « médiateur ». Pareille mesure confirme le climat de guerre aux alentours. Ce faisant, Henri VIII ne trompait donc, en principe, ni Charles ni François ; mais on peut inférer, le cas échéant, dans quel sens il eût opté.

(80) Bien qu'il ait été répandu déjà par les « seiziémistes », tant français qu'étrangers, notamment par J. CALMETTE, *Trilogie de l'Histoire de France*, t. II. *L'ère classique*, p. 61, n. 1.

(81) Reconduit, ramené.

(82) Préparatifs et approvisionnements se sont déroulés à Bruges dès la première quinzaine de mai (*Id.*, n°s 122.401 - 122.405) et la compagnie s'embarque en fin de mois, soit à Nieupoort, où sa présence est attestée le 23 mai (*Ibid.*, n° 122.406), soit à Ostende : lestée notamment de 190 « pains de bouche » (pain blanc), près de 90 douzaines de pain bis et 320 litres de vin ; précaution classique : porter du vin en Angleterre, les buveurs de cervoise ne pouvant se contenter de l'ale britannique. Quant au vin, ce précieux vade mecum faisait couramment l'objet d'une diligente prévoyance : déjà précédemment, de Braine-le-Compte (Braine-le-Comte, prov. de Hainaut), lieu de leur fabrication, des barils avaient été directement expédiés en Espagne, aux fins d'y transvaser ce breuvage, après les remous de la traversée (*Ibid.*, n° 122.370 ; Bruxelles, 31 août 1521).

(83) Cf. plus haut.

Il en choisit seulement mieux la saison, qui est printanière ⁽⁸⁴⁾, s'adonnant à son tour à des chasses qu'il ponctue de repos, parmi les châteaux royaux riverains du fleuve : à Richmond (10 juin), Hampton, Windsor (21 juin), pour redescendre vers la côte, en direction de retour ⁽⁸⁵⁾.

Mais, de plus d'importance et de durée, s'avèrent ses séjours en Espagne, au point que sa présence y est attestée de juillet 1523 à juin 1524 ⁽⁸⁶⁾ et l'on peut inférer quelques prolongements *antequam* et *postquam*, — ce qui porte largement à plus d'une année son absence du théâtre de la guerre active. On ne saurait souhaiter meilleur témoignage du caractère affecté par la lutte militaire et de sa foncière *intermittence*. Sans doute ne quitte-t-elle pas la pensée du Habsbourg qui, par exemple, fait convoier, de Burgos à Pampelune, sur une file de charrettes, « tentes et autres municions de guerre » ⁽⁸⁷⁾. Dans ses villes hispaniques du Nord où il s'attarda, il trouve facilement des ressources d'hommes en de solides montagnards. Mais ce qui paralyse, en sensible partie, recrutement et intendance, c'est la pénurie financière propre à les alimenter. Ainsi se manifeste et s'explique l'aspect du conflit au long des années : à court souffle, coupé, repris et n'aboutissant jamais à une solution durable. On peut d'ailleurs y ajouter la versatilité des princes qui, tour à tour, passent de l'hostilité agissante à des embrassades spectaculaires, comme il en advint en 1540, alors que, chevaleresquement, François I^{er} faisait, à son ancien rival, les honneurs de son royaume.

Ce penchant à vivre en pays maternel est significatif de la part de l'empereur. L'historien Calmette lui-même reconnaît qu'il se fait « de plus en plus espagnol ». C'est de quoi l'on peut avancer une double explication. Le côté négatif : son autorité est contre-battue parmi « les Allemagnes ». A la contexture semi-anarchique de l'ordre nobiliaire, s'y ajoute désormais, et de plus en plus, la dissidence passionnée résultant des progrès du luthérianisme. Soldat du pape, Charles s'y voit entraîné à de multiples interventions, partielles, précaires, toujours à reprendre... c'est Sisyphe et son rocher. Le diadème s'avère, sur son front, le moins bien assis de ses cercles royaux ; ailleurs par contre, ce qu'il peut retenir encore de prestige vient s'ajouter, en Espagne notamment, à ses autres couronnes. Il y a plus — et toujours sous l'angle religieux : la piété de Charles répond à une assiduité dévote qu'il tient de sa mère, à la manière castillane ; elle s'y satisfait à l'aise dans un milieu concordant. Et la meilleure preuve qu'il en ait lui-même fournie

(84) Le 1^{er} juin, il vient d'aborder, proche l'estuaire de la Tamise et gîte à Rochester (*Ibid.*, n° 122.407).

(85) Le 24 juin le situe à Winchester (*Ibid.*, n°s 122.411 - 122.412) où Philippe le Beau avait centré ses parties cynégétiques en janvier-février 1506.

(86) B.3.474, n°s 122.489 - 122.525, et B.3.475, n°s 122.567 - 122.572.

(87) B.3.474, n° 122.513. Pampelune, 11 décembre 1523.

ne fut-elle pas de s'aller enclorre, deux années durant, dans une communauté monastique d'Estremadoure ⁽⁸⁸⁾, pour y terminer sa vie ?

Ce n'est pas seulement en vertu de séjours péninsulaires que progresse, dans les milieux austro-bourguignons, la « prépondérance espagnole ». Son emprise s'étend aux costumes, au mobilier, à l'alimentation, à de nouvelles mœurs de Cour, au personnel des Offices. Elle rayonne au-dehors et gagne les Pays-Bas qui, nous l'avons plus haut rappelé ⁽⁸⁹⁾, vont s'en adjoindre l'épithète. Et d'autant plus facilement s'y enraciner qu'en leur régente, Marguerite d'Autriche, se rencontre la veuve de don Juan, naguère infant des « rois catholiques ». Elle ne recule pas à se produire en velours sur velours, profond, broché, chamarré, telle une Madone d'outre-Pyrénées. Aussi bien, chaque automne fait-il reparaître à la Dépense la mention d'un service religieux pour « feu le prince d'Espagne, mary de madite dame » ⁽⁹⁰⁾... Elle n'est pas moins fidèle au vin d'Alicante, dont provision est en caveau à Gand ⁽⁹¹⁾. Dans la vaisselle de table, circulent des gobelets, sous même précision d'origine péninsulaire. Aux cuisines, la gamme des pâtés (dont il est fait ample consommation quotidienne) s'accroît d'une variété jusqu'alors inédite : « le pâté d'Espagne à la graisse de porc », qui détient sans doute un record « d'indigestivité ». Et, parmi navets, radis et salades, se glissent des « chardons d'Espagne », qu'il nous faut sans doute entendre en notre sens moderne d'artichauts ⁽⁹²⁾.

*
**

Charles s'étant soumis la presque totalité du Milanais et les Impériaux contrôlant le port de Gênes, François en augure que s'ouvrent devant lui les perspectives d'un second Marignan et redescend en Italie. Les deux armées se mesurent le 24 février 1525, sous les murs de Pavie. Si cette date résulte d'un choix ⁽⁹³⁾, celui-ci ne peut procéder que du prince autrichien, dont elle marque le vingt-cinquième anniversaire. Si plutôt elle est fortuite, elle n'en constitue pas moins une sérieuse présomption en faveur du Habsbourg, propre qu'elle est à stimuler, chez lui-même et dans ses troupes, l'ardeur et l'espoir au combat.

L'histoire militaire demeurant hors de nos objectifs et le récit de la lutte ayant été produit maintes fois déjà ⁽⁹⁴⁾, nous n'avons pas ici à y revenir, si ce n'est que par la considération suivante : dans l'évolution des tactiques, cette bataille affecte un caractère à la fois transitoire et

(88) Douro inférieur.

(89) Voir ci-dessus.

(90) B.3.474, n° 122.559. Malines, 1^{er} octobre 1523.

(91) *Id.*, n° 122.527 ; 7 janvier 1523.

(92) B.3.475, n° 122.607. Malines, 25 octobre 1524.

(93) A l'instar des anciennes « batailles aramies ».

(94) Parmi les plus récents, voir : CALMETTE (J.), *op. cit.*, p. 64, qui rassemble et met au point les précédents.

hybride ; en sa première phase, elle est moderne : un duel d'artillerie, où l'avantage se dessine du côté français. Mais alors, le Valois fait taire ses canons, pour passer devant, lui et sa brillante chevalerie se jettent à la mêlée, qui se solde pour eux par un désastre, — second moment, réédition inopportune d'un mode médiéval. François rend son épée au vice-roi de Naples, Lannoy ⁽⁹⁵⁾. Royal captif et royal butin sont acheminés, par voie maritime (Lannoy commande à Gênes) sur la péninsule ibérique.

Or, l'historien a la bonne fortune de posséder quelques précisions, quant aux résidences de Charles, durant le deuxième semestre entier de cette même année 1525. Sa base de séjour y est Tolède, qu'il ne quitte provisoirement que pour Ségovie, dans la première quinzaine de septembre ⁽⁹⁶⁾. L'Espagne se trouve alors abriter (et à faible distance l'un de l'autre) les deux rivaux... mais dans des conditions bien différentes : Charles y domine, en tous sens du mot, sa vallée du Tage, tandis que François se morfond dans le suranné palais mauresque de Madrid, qui a nom l'Alcazar.

L'un des partis adverses étant hors de combat, les armes se taisent. Il faut renouer, par voie diplomatique. Comment, chez le vaincu, réagir à la situation de *fait* ? Sa mère, Louise de Savoie qui, en France, exerce la régence, se tourne vers Henri VIII, dont nous avons tenté plus haut ⁽⁹⁷⁾ de souligner la position intermédiaire et qui le situait d'avance dans un rôle éventuel de conciliation. Les bons offices du cardinal Wolsey (pacificateur en tant que prince de l'Eglise) lui gagnent l'oreille royale : Henri interviendra pour la libération du prisonnier ⁽⁹⁸⁾. Ainsi s'esquissent les premiers contacts et pourparlers qui, par élargissement et d'objet et de but, vont s'étendre aux futures clauses du traité de Madrid.

*
**

Les historiens qui se sont penchés sur les lendemains de Pavie se sont demandés pourquoi, devant un succès aussi marqué, dépassant l'espérance et pour une illustration topique de sa devise : *Plus oultre*, Charles n'avait pas poussé plus avant l'exploitation de sa victoire. Plusieurs raisons concourent à expliquer cette apparente carence.

Et d'abord, sur les lieux mêmes, l'état de ses troupes. Il est à penser que le bombardement français et les corps-à-corps qui suivirent les avaient sensiblement endommagées. Sans doute, la guerre sévit désormais en toute saison et cette récente mêlée, au cours de l'hiver, vient de le confirmer. Et le vainqueur voyait effectivement s'ouvrir devant lui

(95) Nordique d'origine : des membres de cette famille ont été gouverneurs de Lille.

(96) Et pour quelques chasses au cours de l'automne. B.3.475, n° 122.573 - 122.594.

(97) Cf. ci-dessus.

(98) Accords de Moore, près Hertford (nord de Londres). 30 août, même année.

la perspective des mois les plus propices (et tentateurs) à des prolongements de lutte. Mais *une campagne militaire* retient encore quelque chose du caractère *saisonnier* transmis des siècles médiévaux. Sans doute encore, le simple combattant, *a fortiori* les mercenaires, ne refusent pas le service, moyennant qu'on les rétribue (ce qui pèse sur le problème financier). Mais il n'y a pas que cet élément moderne à considérer : il y a les cadres, — la plupart fournis par les vassaux du commun seigneur. Or, à l'exception de ceux d'entre elle qui embrassent pleinement la carrière des armes, cette noblesse est encore pénétrée du sens médiéval *d'un service temporaire* (généralement trois mois) intégré au droit coutumier de la féodalité. Chaque vassal amenait son groupe d'hommes au rassemblement du suzerain. Et, dans le cas du Habsbourg aux seigneuries disparates, cet apport manquait foncièrement d'unité. Ainsi, le caractère spécifique de la récente bataille trouve confirmation dans la texture même des effectifs impériaux.

Un autre ordre de considérations est à retenir, comme relevant du sens chrétien : après la féodalité, l'Eglise. Et principalement sous l'angle du « péril turc ». Un sultan de Constantinople, brillant et ambitieux, Soliman le Magnifique, déborde au nord des Balkans ; ses fidèles en armes se répandent dans la plaine hongroise, dont ils vont occuper l'une des villes principales : Buda, sur le moyen Danube : invasion qui menace à la fois les Habsbourg et la Papauté. Plus que jamais, celle-ci a besoin de la cohésion des princes chrétiens. Et Charles, dont l'élection au Saint-Empire n'a pas reçu encore la consécration du couronnement pontifical, doit user de ménagements à l'égard du Pape Clément VII, dont les intelligences avec François I^{er} lui sont certainement connues. Ce nœud de circonstances l'invite donc à la modération et lui déconseille la guerre « à outrance ».

Au surplus, à quoi bon prolonger un train de lutte fort onéreux, insoutenable à son habituelle carence financière, alors que, détenant la personne même de son adversaire, il peut se flatter d'en obtenir tout ce qu'il revendique de la succession de Bourgogne, tant pour ce duché même que dans le Nord (99). Il augurait donc comme prochaine la fin de cet irrédentisme.

On sait que, dans le monde germanique émietté en de multiples princes, son diadème ne lui conférait qu'une autorité plus nominale qu'effective. En Espagne, il est roi. C'est donc en toute logique qu'au lendemain de sa victoire il gagne Gênes, avec royal captif et butin, pour cingler vers la rive ibérique.

(99) Cf. son testament de 1522, passage reproduit plus haut,

Excédé de sa captivité, François appose sa signature, le 14 janvier 1526 ⁽¹⁰⁰⁾, à l'accord qui doit lui rendre sa liberté et qui porte dans l'Histoire le nom de traité de Madrid : instrument diplomatique trop connu pour que nous n'en retenions ici rien d'autre que ce qui a trait à la présente étude. Sans préjudice d'une « rançon énorme » ⁽¹⁰¹⁾, ayant exigé la rétrocession du duché de Bourgogne et du Charolais, du comté d'Artois et de la portion de Flandre qui, mouvant du royaume des lis, manquait encore à la sienne, Charles se voit alors en situation d'avoir enfin réalisé à son profit l'héritage *complet* de la Maison de Bourgogne : plus d'irrédentisme ; plus de litige quant à cet irritant problème, en suspens depuis un demi-siècle !

Les manuels d'histoire donnent à croire aux générations modernes que l'accord une fois signé, François recouvre *ipso facto* son indépendance et regagne aussitôt son royaume. La réalité s'avère sensiblement différente : se dessaisissant de la personne royale, Charles devait s'assurer des garanties, en vue de l'exécution conforme du pacte intervenu. Il recourt pour cela à la pratique habituelle des otages. Vu l'importance de l'affaire, il stipule : deux Enfants de France, Henri, second fils de l'ex-captif (et futur Henri II) et le cadet François. Des délais sont inévitables, pour les atteindre et les mettre en chemin.

C'est alors qu'un précieux article de la Dépense nous éclaire sur la cadence de la libération paternelle : pour son parcours en terre espagnole en effet, l'ex-prisonnier s'est pourvu d'un guide, de souche celtique, semble-t-il, puisque dénommé Petitjean de Bretonne, mais connaissant le pays et qu'on rétribue de ses services ⁽¹⁰²⁾. Les voyageurs n'ont quitté Madrid que le 13 février, et le 31 mai suivant, ils ne sont encore qu'à Fontarabie ⁽¹⁰³⁾ !

Dès le courant de ce même mois de mai, le Valois libéré n'ayant pas encore repris pied au sol de son royaume, sa mère, Louise de Savoie, nantie d'un pouvoir de régence, conclut à Cognac une ligue défensive, de concert avec des mandataires italiens, dont les principaux sont ceux

(100) « Style de Rome », précisent les scribes, qui cessent de faire débiter l'année à la date mobile de Pâques.

(101) Cf. CALMETTE (J.), *op. cit.*, p. 65 et 68. Soit : 1.200.000 écus, dont le vainqueur se flattait de redorer sa déficiente trésorerie : la fougue irréfléchie du prince Valois allait peser fort à ses peuples.

(102) D'où le détail de l'itinéraire.

(103) Distance linéaire de la première ville à la frontière pyrénéenne : *circa* 400 km. Temps du parcours : trois mois et demi. Le prince délivré s'entoure d'un certain luxe, dont une part au moins avait dû réchauffer sa séquestration. Il vivait parmi ces images. Reproduisons *in extenso*, vu son intérêt, le passage documentaire : « A Petitjean de Bretonne, pour avoir esté... avec le Roy de France, de Madrid à Fontarabie, depuis le XIIIème jour de février dernièrement passé jusques à la fin de ce présent mois :

A lui, pour XV crochets, mis en œuvre à tendre la tapisserie, x livres 16 sols ;
dudit Roy de France XV livres.
B.3.476, n° 122.644. Santa Fe (31 mai 1526.

du Pape Clément VII. Simultanément, elle détache Henri VIII de son comparse germanique. Ainsi s'esquisse un premier jeu de balances de ce que, au sortir des temps médiévaux, l'on a appelé l'équilibre européen.

On sait de reste qu'ayant recouvré royaume et pouvoir, le roi Valois se fit délier de son engagement par les Etats de Bourgogne, — ce qui a inspiré à nos historiens actuels quelques dithyrambes quant au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ⁽¹⁰⁴⁾. L'atmosphère, dans ce vieux duché, ne fut pas à ce point unanime : il comptait encore des *légitimistes*, fidèles aux descendants de Marie de Bourgogne, non seulement, comme il va de soi, dans la noblesse du pays, dont les fils (principalement les cadets) n'hésitaient pas à servir dans les armées impériales, mais encore dans la haute bourgeoisie, ombrageuse et qui, à Dijon, n'avait pas cessé de voir avec antipathie, en réplique à son hôtel ducal, la forteresse massive dressée par Louis XI pour y concrétiser sa domination et connue sous le nom de « château des Gens d'Armes » ⁽¹⁰⁵⁾. Au surplus, les lettrés de ce traditionalisme disposaient d'un autre mode d'expression et de propagande : la poésie, la ballade. Dans l'une de ces pièces notamment, prétendant rallier à leurs vues les puissances spirituelles, ils appuient chacune des strophes dénombrant leurs avantages et leurs projets, de ce vers osé et éminemment « partisan » :

« Car Dieu est bourguignon parfait. »

Entré dans les mœurs depuis un demi-siècle seulement, le retour du duché à la couronne de France n'en demeura pas moins acquis.

... Si Charles revint alors en pensée à son calcul d'épargne au lendemain de Pavie, le réalisme politique de son adversaire lui donnait à entendre qu'il est infiniment plus sûr de tenir un pays d'une occupation par les armes, plutôt que de l'attendre de la précaire vertu d'un parchemin diplomatique.

(104) Au vrai, le roi ne manquait pas d'être instruit d'un courant sur place hostile au changement de maîtres et il s'empressa d'en faire son bien.

(105) Cette répugnance et même cette sourde rancune ont traversé les âges ; elles contribuent à expliquer que, sur la fin du siècle dernier, nulle opposition ferme ne se soit élevée, quant à la démolition et à la disparition totale de cet humiliant gêneur qui, pourtant, comptait parmi les ensembles les plus marquants de l'architecture militaire du moyen âge.

ADDENDA

La mort prématurée de Philippe le Beau ⁽¹⁾ avait apporté à sa sœur, Marguerite d'Autriche, la régence des Pays-Bas. Elle tint ce rôle jusqu'à sa propre fin. Ayant achevé le commentaire de ce qui relevait du traité de Madrid ⁽²⁾, nous pourrions, quant au déroulement des faits, nous en tenir à cette limite, qui répond au titre même du thème ici développé. Mais la dame a eu trop de part aux affaires publiques des Pays-Bas durant la minorité et même encore après les couronnements de son neveu, pour que nous passions sous silence ce qui nous a été transmis de son deuil.

Elle s'éteint, avec l'an 1530, à Malines, où l'oratoire de son hôtel est aussitôt équipé en chapelle ardente ⁽³⁾. Et l'éloge de rite qui la concerne s'avère, dans le présent cas, à peine hyperbolique : « feue la bonne et immortelle mémoire » ⁽⁴⁾. La dépouille demeure sur place jusqu'au 12 janvier, où commence un exode spectaculaire, avec déploiement d'étoffes noires : « le corps, ce jourd'hui, porté chez la chapelle de sa maison en l'esglise Saint-Pierre ⁽⁵⁾ ; six religieux, nourris d'animaux de basse-cour, en assumant la garde. Le 18 janvier, parti de Termonde au matin, le convoi atteint la ville de Gand « avant le disner » ⁽⁶⁾, — pour s'en éloigner le lendemain même ⁽⁷⁾ et, par Eecloo, gagner Bruges : cette partie du trajet singulièrement difficile « à cause des mauvais chemins et des eaues » ⁽⁸⁾. S'ensuivent funérailles et agapes ⁽⁹⁾.

Serré d'un peu près, un autre fait n'est pas moins significatif en ce qui touche à la mentalité du jeune Charles Quint : en 1529, sur la fin de juillet, il quitte Barcelone, pour une traversée nordique de la Méditerranée. Et il cabote dans sa galère. Le 2 août, il mouille aux Iles

(1) 25 septembre 1506.

(2) 14 janvier 1526.

(3) B.3.478, n° 122.802 ; 1531, 1^{er} janvier, « stil de Romme », mentionne ponctuellement le rédacteur.

(4) « Ma dicte dame, à qui Dieu face paix. »

(5) *Id.*, n° 122.813.

(6) *Ibid.*, n° 122.817.

(7) On sait que les Gantois ne témoignaient pas d'une particulière *tendresse* pour la famille de leurs princes.

(8) Inondations hivernales.

(9) On cherche réconfort dans une nourriture plus abondante : dames et filles d'honneur, à elles seules, ont absorbé 291 poulets.

d'Or ⁽¹⁰⁾. Deux jours plus tard, il est l'hôte du prince de Monaco ⁽¹¹⁾ ; du 8 au 10 août, on le trouve à Savone, aux portes de Gênes où, le surlendemain, il effectue, *pour la première fois*, son entrée spectaculaire, suivant le rite habituel à cette sorte de proclamation autoritaire de souveraineté ⁽¹²⁾. Au total, comparé à ses hardis navigateurs qui lui gagnent alors, autour du monde, un empire « où le soleil ne se couchait jamais », le bénéficiaire de ces explorations ne saurait faire figure de grand voyageur, ses déplacements ne procédant guère que de la disposition de ses seigneuries.

*
**

La « succession de Bourgogne » devait figurer longtemps encore au nombre des visées politiques des princes régnants de l'Occident. Il faut attendre les campagnes victorieuses du Grand Condé (1668) et du jeune Louis XIV en personne, aux brillants résultats, sanctionnés par la paix de Nimègue (1678) pour voir, dans leur ensemble, réintégrés au domaine royal, Hainaut, Artois, Flandre maritime et comté de Bourgogne. Ladite succession ainsi acquise, il n'y a plus dès lors et il n'y aura plus d'« Austro-Bourgogne ».

QUELQUES DETAILS DU VOYAGE DE PHILIPPE ET DE JEANNE EN ESPAGNE (1501-1503)

L'un des avantages les plus précieux de ces voyages « au long cours » est de soulever quasi simultanément le rideau sur une suite variée de pays et de mœurs. Pour ce qui est notamment de Philippe et de Jeanne, l'itinéraire souvent se dédouble, au point d'affecter dans l'ensemble l'aspect d'une série de fuseaux se tenant par les pointes : celles-ci marquant chacune la jonction du couple dans une localité de quelque importance ; les renflements, par contre, les ébats du voyageur, à la chasse ou au jeu de paume, tandis que sa compagne progresse parmi la seigneurie (plutôt féminine) de sa connaissance ⁽¹³⁾.

(10) Au large de la côte de Provence ; chantées de nos jours par Mistral.

(11) Semi-fidèle, gravitant dans son orbite.

(12) B.3.477, n^{os} 122.714 - 122.724. Deux semaines, pour un parcours maritime de 500 kilomètres.

(13) Peut-être aussi pour éviter aux agglomérations moindres la charge d'un double passage princier, trop lourd à leur modeste ressort en finance. Pour l'essentiel, les cartons : B.3.459, 3.460 et 3.461.

On sait qu'un échange d'ambassades entre la royauté française sur la Loire et le couple voyageur avait finalement donné priorité au trajet *par terre*, — ce qui revient à dire que les présomptifs héritiers d'Espagne avaient les bonnes grâces de Louis XII pour une traversée nord-sud de son royaume. Une articulation intéressante se rencontre dès lors dans un arrêt de quelques jours à Blois ⁽¹⁴⁾. La princesse y est défrayée par son hôte, « sauf en l'Office de l'Ecurie » ⁽¹⁵⁾.

Il serait fastidieux de pointer ici les menues étapes vers et à travers le sud-ouest du royaume. Là, comme dans le Haut-Jura ⁽¹⁶⁾, chemins et intempéries saisonnières mettent à rude épreuve les itinérants, leur suite et leurs « trains » : à Melle, où l'on passe la fête de Noël, les compagnons de ladite Ecurie allument de grands feux, pour « essuier les harnois des chevaux » ⁽¹⁷⁾. C'est ce même Office qui nous permettrait de suivre presque jour à jour, en janvier 1502, les étapes, raccourcies par l'hiver et par les eaux débordées : soit Garonne, soit le fleuve côtier Adour et son système hydrographique, — difficulté et dangers fort à prévoir, nécessitant guides éprouvés et transbordements laborieux ⁽¹⁸⁾. Ces voyageurs obstinés ménagent peu leurs serviteurs ⁽¹⁹⁾.

Philippe traite à Bayonne le roi de Navarre ⁽²⁰⁾, venu à sa rencontre jusqu'à Dax ⁽²¹⁾. Le 26 janvier, un dernier torrent, la Bidassoa, que franchit le couple princier, pour gîter à Fontarabie, premier soir en Espagne ⁽²²⁾. Le *commandator major* de la place s'empresse de « faire sa cour » par un présent de vin. Déjà, à travers les Charentes, on avait cru se gagner les bonnes grâces de la dame par des attentions semblables. Or, la Dépense témoigne que son courant breuvage est fait d'une eau aromatique où, pour une part de cannelle, entrent deux parts de clous de girofle, saveur d'ensemble un peu âcre, dûment tempérée au sucre de canne rose ⁽²³⁾.

(14) 7-15 décembre 1501. Cf. B.3.459, n° 121.213 - 121.218.

(15) Lequel n'est pas la moindre charge de cette vie itinérante, vu qu'il compte « 32 chariots et demi » (sic) attelés pour le tout de 152 chevaux. A la domesticité royale, qui a complété le service personnel de Jeanne durant ce séjour, on alloue 30 livres 5 sols sur la finance bourguignonne.

(16) Parcours simultané de Marguerite d'Autriche en cette région ; cf. plus haut.

(17) Les faire sécher, en détacher la boue. B.3.469, n° 121.220.

(18) Ainsi qu'un matériel de pontons, pour passer les chevaux et plus de 50 couvertures de cuir, pour bâcher les chariots.

(19) Ils savent toutefois pratiquer la récompense large, celle-ci par exemple : « aux compagnons mariniers (bateliers - caboteurs) de Bayonne qui, avec leurs bateaux, sont venus quérir monseigneur à Dax et d'illec amené... aval la rivière (l'Adour) audit Bayonne, pour leur vin : 30 écus d'or au soleil ». C'est d'une main quasi impériale. B.3.460, n° 121.227.

(20) Jean d'Albret, fils d'Alain et futur beau-père de Marguerite d'Angoulême, sœur de François I^{er}.

(21) On leur sert des quartiers de baleine. Les baleiniers du golfe de Gascogne ! Des Charentes aux Pyrénées, le parcours vient d'affecter une ligne quasi méridienne, par Barbezieux, Cadillac, Bazas, Mont-de-Marsan.

(22) *Id.*, n° 121.228 et 121.271 - 121.273.

(23) B.3.459, n° 121.124.

S'ensuit une pénétration graduelle vers le centre du pays : un temps d'arrêt à Burgos où, à chacun de leurs voyages, ils prolongent un séjour ⁽²⁴⁾. Si bien qu'aux derniers quantième de février, ils ne sont encore qu'à la hauteur de Palencia, précisément à Torquemada ⁽²⁵⁾ ; mais une partie de l'Ecurie a déjà gagné Valladolid ⁽²⁶⁾. Puis c'est l'acheminement vers la célèbre Sierra de Guadarrama, qui couvre, de l'ouest au nord, le pays madrilène. On fait étape à Ségovie, « ville fort grande » ⁽²⁷⁾ ; on passe les monts et l'on vient satisfaire aux dévotions de la « Semaine peineuse » et de Pâques à Madrid même.

Ce n'est toutefois pas en cette ville que vont se dérouler les événements décisifs. Philippe pousse vers le sud jusqu'à la vallée du Tage. Retardé par « une rougeole », il ne fait son entrée dans Tolède ⁽²⁸⁾ que le 7 mai suivant ⁽²⁹⁾. Promptement réunis, les Etats de Castille, Léon et Galicoy reconnaissent le jeune couple pour héritier de la reine Isabelle ⁽³⁰⁾. Et les rôles de sa Maison intitulent désormais le Habsbourg « prince de Castille » ⁽³¹⁾. L'état sanitaire se révèle déplorable : le manque d'hygiène et la saison dégagent des puanteurs. La peste, que les voyageurs avaient jusqu'alors évitée en écartant de Bordeaux leur itinéraire, leur impose ici une menace directe. On s'y dérobe dans des îlots de verdure : le 2 août « au jardin du Chapitre de Notre-Dame » ⁽³²⁾ ; le 27 dudit mois, dans la campagne avoisinante, au cloître Saint-Bernard ⁽³³⁾ ; puis chez les « Cordeliers de l'Observance » ⁽³⁴⁾ ; en bref, refuge cherché parmi les espaces purs des monastères. On se préserve aussi de l'infection par nourriture carnée, en absorbant de préférence du poisson de rivière ⁽³⁵⁾.

Une contrepartie s'imposait : l'investiture en Aragon. Le couple princier rejoint Madrid, et c'est la bourgade d'Alcala ⁽³⁶⁾ qui marque la première étape d'un nouvel épisode. On repasse la Sierra et, par son

(24) Et où Philippe va mourir, quelques années plus tard.

(25) Topo-patronyme devenu fameux dans les fastes de l'Inquisition espagnole.

(26) Le scribe de la Dépense note désormais tant bien que mal le nom des localités. Ce sont autant « d'à peu près » phonétiques. Ici, par exemple, il articule *Tourquemade* et surtout *Tailedolive* ! B.3.460, n° 122.229 (26 février).

(27) Etendue, un peu éparse. MOLINET, *op. cit.*, p. 191. *Sous l'angle de la latinité*, Ségovia suggérerait quelque *secus viam*, agglomération routière s'allongeant aux deux bords d'une voie de circulation — ce qui rendait compte de sa... spatialité.

(28) Au côté du « roi catholique » Ferdinand.

(29) Attestation consécutive aux Offices, dans un rôle du 10 mai. B.3.460, n° 121.231.

(30) Le chroniqueur date cette décision du 22 mai ; *id.*, t. V, p. 197.

(31) Ce n'est encore qu'un premier degré. Accusé dans la comptabilité : Tolède, 27 mai 1502 ; *ibid.*, n° 121.232.

(32) *Ibid.*, n° 121.242.

(33) MOLINET, *ibid.*, p. 198.

(34) A proximité d'Ocaña (prononciation de la consonne accentuée, dûment enregistrée par le rédacteur : *Ocagne*) ; 6 septembre ; *ibid.*, n° 121.252.

(35) Présence dans la région attestée jusqu'au 15 septembre ; *ibid.*, n° 121.308.

(36) Alcala de Hénarès, du 17 au 30 septembre. *Id.*, n° 121.256, 121.310, 121.316, 121.326.

versant nord, on atteint la petite ville frontière ⁽³⁷⁾ de Médinaceli ⁽³⁸⁾. Il ne reste alors qu'à emprunter la vallée du Jalon ⁽³⁹⁾, pour gagner de là les abords de Saragosse. L'archiduchesse, par menues étapes, s'attarde dans cette descente vers l'Ebre ⁽⁴⁰⁾.

Le 25 octobre, Philippe et Jeanne s'y rejoignent, *extra muros*, au château. Le lendemain, entrée spectaculaire dans la ville. Et, le jour suivant, 27 octobre, sa reconnaissance solennelle à l'héritage d'Aragon par les Etats de ce royaume venu au « roi d'Espagne » Ferdinand de sa lignée masculine ⁽⁴¹⁾. Il n'est que de rapprocher les deux actes, parfaitement similaires, du 22 mai et du 27 octobre, pour bien entendre cette nouvelle titulature qui fait son apparition dans la Dépense, « prince et princesse de Castille et d'Aragon » ⁽⁴²⁾. Les propres auteurs de l'unité hispanique sauvegardaient ainsi, dans leur postérité immédiate, la *pérennité de leur œuvre* et l'année 1502 marque un important échelon constructif du futur empire de Charles Quint ⁽⁴³⁾.

(37) Castille - Aragon.

(38) 17 octobre ; *ibid.*, 121.260.

(39) Prononcé : rra-lonn.

(40) Occasion pour le scribe à des graphies très subjectives, où l'on reconnaît toutefois : *Ateca, Calatayud*, la *Almunia...* ; *ibid.*, n° 121.339, 121.341, 121.344.

(41) Nous possédons cette fois les rôles de cette journée historique, sous la cote : B.3.460, n° 121.269. Ils ne diffèrent pas sensiblement du courant quotidien des Offices ; mais ils sont revêtus de cette mention expresse : « Et ce jour, fust receu prince d'Aragon et fist le serment, en présence de messeigneurs des Estats dudit royaume. »

(42) *Ibid.*, n° 121.354. Saragosse, 2 décembre.

(43) Jeanne réside durant près d'un mois (jusqu'au 24 novembre ; *ibid.*, n° 121.370) en cette Cesarea-Augusta d'avant l'ère chrétienne qui, recevant en Philippe le Beau le fils du chef du Saint-Empire (lui-même, semblait-il, promis au diadème), recouvrait par lui quelque lustre de son antique baptême impérial. Sur un début d'hivernage de Jeanne à Madrid (9 décembre 1502 - mi-janvier 1503), on peut consulter : *ibid.*, n° 121.384 et B.3.461, n° 121.450 - 121.455.

Ci-dessous le tableau des Etats journaliers de l'Hôtel sous les trois princes de Habsbourg-Bourgogne : Maximilien, Philippe le Beau et Charles de Luxembourg (Charles Quint).

ARCHIVES DEPARTEMENTALES DU NORD, Fonds de l'ancienne Chambre des Comptes de Lille.

Série B (Parchemins, quelques cahiers : papier).

Cartons (cotes).

B. 3.441 pièces	N°s	119.281-119.320 ; 1447 (4 juin-22 septembre)	40
— 3.442	—	119.321-119.454 ; (2 janvier 1478-29 mai 1479)	134
— 3.443	—	119.544-119.586 ; 1480 (4 mars-31 décembre)	132
— 3.444	—	119.587-119.829 ; 1481 (année entière)	243
— 3.445	—	119.830-119.895 ; 1482 (2 janvier-19 décembre)	66
— 3.446	—	119.895-119.988 ; 1483 (8 janvier-25 décembre)	93
— 3.447	—	119.989-120.083 ; (9 mars 1484-30 décembre 1485)	94
— 3.448	—	120.084-120.152 ; 1486 (10 janvier-22 décembre)	69
— 3.449	—	120.153-120.229 ; (25 février 1478-6 décembre 1489)	77
— 3.450	—	120.230-120.357 ; (29 août 1489-26 août 1491)	128
— 3.451	—	120.358-120.402 ; 1492 (16 septembre-29 décembre)	45
— 3.452	—	120.403-120.451 ; 1493 1494 } (années entières)	49
— 3.453	—	120.542-120.503 ; 1495 (1 ^{er} janvier-30 novembre)	52
— 3.454	—	120.504-120.576 ; 1496 (26 février-31 décembre)	73
— 3.544	—	120.577-120.686 ; 1497 (2 janvier-23 décembre)	110
— 3.456	—	120.687-120.749 ; 1498 (6 janvier-11 décembre)	63
— 3.457	—	120.750-120.871 ; (1 ^{er} janvier 1499-22 juillet 1500)	122
— 3.458	—	120.872-121.038 ; (en têtes sectionnées)	167
— 3.459	—	121.039-121.222 ; (25 janvier-28 décembre)	184
— 3.460	—	121.223-121.410 ; (8 janvier-29 décembre)	188
— 3.461	—	121.411-121.492 ; (2 janvier 1503-31 octobre 1504)	82
— 3.462	—	121.493-121.660 ; 1505 (23 janvier-31 décembre)	168
— 3.463	—	121.661-121.704 ; 1506 (4 janvier-30 septembre)	44

Soit : 2.423

— 3.464	—	121.705-121.759 ; 1510 (4 janvier-31 décembre)	55
— 3.465	—	121.760-121.815 ; (28 mars 1512-18 février 1513)	56
— 3.466	—	121.815-121.907 ; (1 ^{er} janvier-3 décembre) 1513	92
— 3.467	—	121.908-121.970 ; 1514 (3 janvier-18 novembre)	63
— 3.468	—	121.971-122.071 ; 1515 (3 février-31 décembre)	101
— 3.469	—	122.072-122.128 ; 1516 (année entière)	55
— 3.470	—	122.129-122.223 ; 1517 (3 janvier-23 décembre)	95
— 3.471	—	122.224-122.274 ; 1518 (2 février-24 décembre)	51
— 3.472	—	122.275-122.359 ; 1519 (année entière)	85
— 3.473	—	122.360-122.488 ; (21 février 1520-25 juin 1522)	129
— 3.474	—	122.489-122.566 ; 1523 (5 juillet-29 décembre)	78
— 3.475	—	122.567-122.630 ; (26 janvier 1524-30 décembre 1525) .	64
— 3.476	—	122.631-122.711 ; (5 janvier 1526-10 novembre 1527) . .	81
— 3.477	—	122.712-122.791 ; (3 février 1528-27 décembre 1529) . .	80
— 3.478	—	122.792-122.872 ; (17 avril 1530-31 décembre 1533) . .	81
— 3.479	—	122.873-122.903 ; 1534 (6 janvier-31 octobre)	31

Soit : 1.197

Soit au total 1.197 pièces effectivement étudiées.

Henri DAVID,
Docteur ès Lettres,
Prix d'honneur des Ecrivains de France.